

les différends entre les chefs d'État et confirmait leur investiture aux États vacants. Cuiclahuatzin mourut à cette époque de la petite vérole, introduite au Mexique par un esclave maure appartenant à Narvaez, et qui la communiqua à des personnes de Cempoalla. Cette maladie se propagea dans tout l'empire avec une effrayante rapidité; elle causa la mort de milliers d'individus et dépeupla des villages entiers. Quauhtemotzin, neveu du roi défunt qui ne régna que trois ou quatre mois, remplaça son oncle sur le trône; il était âgé de vingt-cinq ans et avait épousé sa cousine Teuichpotzin, fille de Moctezuma. Le prince Maxixcatzin mourut également pendant l'absence de Cortez qui le pleura sincèrement, car il l'aimait beaucoup et lui devait l'alliance précieuse des Tlaxcaltèques avec les Espagnols.

Le général envoya, par son capitaine Ordaz, à l'empereur Charles-Quint, une relation détaillée de tout ce qui s'était passé au Mexique depuis son arrivée; il chargea pareillement le capitaine Avila d'aller à Saint-Domingue chercher des renforts pour la conquête de Mexico; puis il se rendit lui-même de Tepeyacac à Tlaxcala où il arriva en costume de grand deuil en signe de la douleur que lui avait causée la mort de Maxixcatzin. A la prière des Tlaxcaltèques, il nomma, au nom du roi d'Espagne, Jean Maxixcatzin, fils du prince de ce nom, au gouvernement, alors vacant, d'Ocotelolco, un des quatre principaux États de cette république.

Cuicuitzcatzin, élu empereur d'Acolhuacan par Moctezuma, à la place de Cacamatzin, mourut aussi; de retour de Texcoco, après son élection, il était resté prisonnier de Cortez; parti de la capitale à la suite des Espagnols avec les autres prisonniers, il les accompagna jusqu'à Tlaxcala. Désirant monter sur son trône, il s'enfuit secrètement à Texcoco où régnait, par droit de succession, son frère Coanacotzin. A peine y fut-il arrivé que les ministres se saisirent de sa personne et firent avertir Coanacotzin qui se trouvait alors à Mexico. Celui-ci demanda conseil à son neveu Quauhtemotzin sur ce qu'il fallait en faire?

— « C'est un espion des Espagnols, répondit le roi, il faut le tuer. »

En mettant son frère à mort, Coanacotzin se débarrassait d'un prétendant et suivait le conseil de son parent et allié le roi de Mexico; ces deux raisons lui parurent bonnes; l'arrêt fut signé et Cuicuitzcatzin tué le lendemain. Ainsi périt ce monarque qui ne régna jamais.

Cortez, ne perdant jamais de vue ses projets de conquête, veillait attentivement, de Tlaxcala, à la construction des brigantins et à la discipline de ses soldats. Il obtint du sénat plusieurs centaines d'hommes pour transporter les voiles, les câbles et tous les matériaux des navires qu'il avait fait désenquêter l'année précédente. Il prévint les Huexotzincas, les Cholultèques et les Tepeyacqueños qu'il fallait réunir des troupes et des approvisionnements de bouche et de guerre pour la grande armée qui devait assiéger Mexico. Lorsqu'il se crut en mesure de commencer ses opérations, il passa la revue de ses compagnons; ils étaient quarante cavaliers et cinq cent cinquante fantassins; il divisa les premiers en quatre détachements de dix cavaliers chacun, et l'infanterie en neuf compagnies, les unes ayant des armes à feu et les autres des armes blanches. A cheval, devant cette petite troupe, il lui adressa les paroles suivantes :

— « Amis et compagnons! il est inutile de vous faire un discours pour vous encourager à vous montrer de valeureux soldats; tous, vous vous sentez obligés de réparer l'honneur de vos armes et de venger la mort de vos compatriotes et de vos alliés. Nous allons à la conquête de Mexico, entreprise la plus glorieuse qui puisse jamais se présenter dans votre vie. Nous allons châtier à la fois la perfidie, l'orgueil et la cruauté de nos ennemis, étendre les domaines de notre souverain, lui donner un empire aussi vaste que riche, aplanir le chemin de l'Évangile, ouvrir les portes du ciel à des millions d'âmes, assurer, avec la fatigue de quelques jours, le bien-être de nos familles et rendre notre nom immortel. Ces aiguillons, capables de changer des poltrons en

héros, que ne pourront-ils pas sur des cœurs aussi nobles, aussi généreux que les vôtres? Je ne vois aucune difficulté que votre valeur ne puisse surmonter. Nos ennemis sont très nombreux, il est vrai, mais nous leur sommes supérieurs par les armes, la discipline et le courage. Avec une multitude aussi considérable d'auxiliaires que nous avons à notre disposition, nous pourrions conquérir, non pas une, mais bien des villes égales à Mexico. N'importe sa force, elle ne pourra pas résister à nos attaques par terre et par eau. Enfin, Dieu, pour la gloire duquel nous combattons, favorisera nos desseins. La Providence nous a conservés au milieu de tant de périls et tant de désastres, elle nous a envoyé de nouveaux compagnons à la place de ceux que nous avons perdus, elle a fait tourner en notre faveur les moyens dont nos ennemis se prévalaient pour notre ruine, que ne devons-nous donc pas espérer de sa miséricorde dans l'avenir? Dieu sera notre chef dans cette grande entreprise, suivons-le et ne nous rendons pas indignes de sa protection par notre défiance ou notre pusillanimité. »

Les Tlaxcaltèques imitaient les Espagnols dans leur organisation militaire; ils voulurent également passer la revue de leurs troupes, en présence de Cortez. A la tête de l'armée marchait la musique, composée de tambours, de trompettes et de conques marines; puis, venaient les quatre chefs de la république, le bouclier au bras, l'épée au poing, ayant au dessus de leurs casques des panaches de deux pieds de haut; leurs longs cheveux étaient retenus par des rubans d'or; leurs lèvres et leurs oreilles portaient des pendants en pierres précieuses; derrière eux suivaient des écuyers avec des arcs et des flèches. Ensuite venaient les archers par compagnies de trois à quatre cents hommes chacune, et par rangs de vingt hommes de front; chaque compagnie avait son étendard. Les soldats armés d'épées et de boucliers suivaient les archers et précédaient ceux qui étaient armés de lances et de piques. Herrera et Torquemada, historiens autrement autorisés et plus exacts que le compilateur Solis,

affirment que les archers étaient au nombre de soixante mille, les lanciers dix mille et les autres quarante mille. Le jeune Xicotecatl qui devait commander l'armée fit une allocution à ses troupes, à l'imitation de Cortez; il leur dit que le lendemain, elles marcheraient contre les Mexicains, leurs plus mortels ennemis, et, quoique le nom de Tlaxcaltèque suffit pour intimider toutes les nations de la terre, il espérait que ses soldats acquerraient une nouvelle gloire par leur valeur.

Cortez fit ensuite proclamer un ordre militaire pour interdire le blasphème, le jeu, le vol, le viol, les abus de la force, empêcher de maltraiter les alliés en aucune manière, et pour donner l'exemple, il fit pendre deux de ses serviteurs maures qui venaient de voler des dindons et des manteaux de coton. Enfin, le 28 décembre 1520, il partit avec un grand nombre d'alliés, mais dont le chiffre exact n'est pas connu; l'historien Gomara l'estime à quatre-vingt mille, mais il est probable que Cortez en laissa les deux tiers au moins, soit pour veiller sur les petits brigantins qu'il avait fait construire, soit pour n'avoir pas autant de monde à nourrir en route.

Des trois chemins qui conduisaient à Texcoco, Cortez prit celui de Tezmellucan qui passe à travers la province de Huexotzinco; c'était le plus difficile, mais le plus sûr, les Mexicains ne pouvant s'imaginer que l'armée espagnole prendrait celui-là. Le 30, les alliés aperçurent de nouveau, du haut de ces montagnes, la belle vallée de Mexico qu'ils avaient dû quitter six mois auparavant, la mort dans l'âme et sans espoir de s'en rendre maître. Les Mexicains avaient défoncé les trois chemins qui descendaient dans la vallée, et les avaient encombrés de troncs d'arbres et de broussailles, de sorte qu'ils étaient impraticables à l'artillerie et à la cavalerie; mille Tlaxcaltèques furent employés à déblayer la route et s'acquittèrent promptement de leur besogne, sans être inquiétés par l'ennemi. Arrivés dans la plaine, les confédérés eurent quelques escarmouches avec des troupes légères, envoyées en vedettes, de Mexico.

Le 31 décembre, quatre messagers de l'empereur Coana-

cotzin vinrent complimenter le général, le prier d'aller à Texcoco, de ne faire aucun acte d'hostilité sur le territoire, et lui donnèrent en présent l'étendard parlementaire qui était en or et du poids de trente-deux onces. A cette démarche pacifique, Cortez répondit en reprochant vivement à ces messagers la conduite de leurs compatriotes qui avaient laissé les habitants de Zoltepec massacrer quarante-cinq Espagnols, cinq chevaux et trois cents Tlaxcaltèques chargés d'or, d'argent et de munitions de guerre pour les Espagnols qui étaient encore à Mexico, et d'avoir placé comme trophées dans les temples de Texcoco les peaux de ces malheureux. Il ajouta que ne pouvant ressusciter les morts, il exigeait la restitution des objets volés, et que, si on ne lui donnait pas immédiatement satisfaction, il tuerait mille Texcocaños pour chaque Espagnol assassiné. Les messagers rejetèrent la responsabilité de ce meurtre sur les Mexicains, promirent la restitution de l'or volé et rentrèrent à Texcoco annoncer l'arrivée des confédérés.

Le même soir, ceux-ci entrèrent dans la capitale de l'empire d'Acolhuacan et furent, en grande partie, logés dans un palais de l'empereur Nezahualpilli. S'apercevant bientôt qu'on ne voyait pas dans les rues le tiers de la population qu'on y voyait ordinairement, et que les femmes et les enfants avaient abandonné la ville, Cortez fit défendre à ses troupes, sous peine de mort, de quitter leur quartier. Après le coucher du soleil, l'émigration devint plus considérable encore; Coanacotzin lui-même parvint à s'échapper dans un canot et se réfugia à Mexico, à l'insu du général qui voulait le retenir comme otage.

Le troisième jour de son arrivée à Texcoco, Cortez reçut la visite des seigneurs de Huexotla, de Coatlichan et d'Atenco, trois villes reliées à la capitale par une ligne de maisons et que l'on pouvait considérer comme des faubourgs de Texcoco. Ces seigneurs venaient lui proposer une alliance qui fut acceptée avec empressement, au grand mécontentement du souverain de Mexico qui leur fit dire :

— « Si votre alliance avec des hommes aussi méprisables a été motivée par la crainte de l'ennemi, sachez que les Mexicains sont assez puissants pour détruire les Espagnols et leurs alliés favoris les Tlaxcaltèques; si c'est par intérêt que vous agissez de la sorte, venez à Mexico et nous vous donnerons des domaines plus vastes que ceux que vous possédiez à Texcoco. »

Loin de se rendre à ces propositions, les trois seigneurs se saisirent des messagers et les remirent entre les mains de Cortez. Celui-ci les renvoya, en les priant de dire à leur souverain qu'il ne voulait pas la guerre et qu'il ne la ferait que si les Mexicains le forçaient à la faire par des actes d'hostilité contre les Espagnols ou leurs auxiliaires.

L'alliance de ces trois seigneurs était très précieuse pour le général, mais il visait surtout à capter la confiance et l'amitié de la noblesse de Texcoco même. Il y parvint par son habileté, ses bons procédés et leur fit accepter pour empereur le prince Ixtlilxochitl. Ce prince, on ne sait pourquoi, était retenu à Tlatelolco; conduit dans sa capitale par un nombreux cortège d'Espagnols et de Tlaxcaltèques, il y fut couronné empereur d'Acolhuacan avec les solennités habituelles. Cette élection vengeait Cortez de Coanacotzin et mettait l'empire sous sa dépendance; elle ne souffrit aucune difficulté, soit qu'Ixtlilxochitl eût réellement beaucoup de partisans, soit que les Texcocaños, fatigués ou non de leur légitime souverain, n'eussent pas le courage de s'opposer au couronnement du jeune prince. Il avait alors vingt-trois ans; on se rappelle qu'il fut un des premiers à se déclarer en faveur des Espagnols, lors de leur arrivée à Tlaxcala; malgré ses offres de service il ne fut, en réalité, qu'un otage, un prisonnier fort bien traité; il s'accoutuma si bien à cette position qu'il se fit instruire et baptiser. Cortez fut son parrain et lui donna son nom. Sur le trône, il était moins un souverain qu'un ministre des volontés du général; il l'aida de sa personne et de ses troupes à conquérir Mexico, et plus tard il lui envoya des milliers d'architectes et de

maçons pour rebâtir la ville. Il mourut encore très jeune, en 1523.

L'avènement d'Ixtlilxochitl fit revenir à Texcoco toutes les familles qui s'en étaient éloignées de crainte de la guerre. Cortez fit fortifier le palais qu'il habitait avec ses troupes, voulant faire son quartier général de cette ville immense, abondamment pourvue de vivres et de provisions, ayant de très beaux édifices, de bonnes fortifications et des ouvriers de toutes les professions, les plus habiles et les plus intelligents de tout l'Anahuac. Les deux États de Texcoco et de Tlaxcala étant limitrophes, Cortez pouvait en outre retirer plus facilement de la république les secours et les ressources dont il avait besoin. Après avoir donné ses ordres pour la continuation des travaux qu'il venait d'entreprendre, il résolut d'aller assiéger Ixtapalapan pour se venger de son ancien seigneur Cuitlahuatzin auquel il devait la mémorable déroute du 1<sup>er</sup> juillet, et pour empêcher les Mexicains de se ravitailler dans cette ville. Laissant une forte garnison à Texcoco, sous le commandement de Sandoval, il ne prit avec lui que deux cents Espagnols, quatre mille Tlaxcaltèques et beaucoup de nobles texcocaños pour ouvrir sa nouvelle campagne.

Dans les environs d'Ixtapalapan quelques troupes mexicaines vinrent au devant de celles de Cortez et feignirent de s'opposer à leur marche, en combattant par terre et par eau; mais elles se retiraient toujours du côté de la ville; les Espagnols et les Tlaxcaltèques, ne s'apercevant pas que cette retraite cachait un piège, entrèrent à Ixtapalapan sans difficulté. Les maisons étaient à peu près vides; les habitants les avaient évacuées emportant avec eux tout ce qu'ils avaient pu sauver en prévision du pillage. Les vainqueurs, heureux de leur facile victoire, commençaient à piller les temples et les palais, lorsque, au milieu de l'obscurité de la nuit, leur joie se changea tout à coup en une terreur des mieux justifiée. A la lueur de l'incendie qu'ils avaient allumé, ils aperçurent l'eau des canaux courir avec violence, inonder les

rues et noyer la ville. La retraite fut aussitôt sonnée, les confédérés abandonnèrent Ixtapalapan avec précipitation; mais en dépit de la promptitude de leur fuite, l'inondation avait fait de tels progrès que plusieurs Tlaxcaltèques furent entraînés par les eaux. Dans une de ses lettres, Cortez affirme que s'il se fût arrêté trois heures de plus dans la ville, pas un homme de son armée n'échappait à la mort. Les Mexicains avaient rompu les digues qui entouraient Ixtapalapan, et l'eau de la lagune s'était précipitée avec une effrayante rapidité sur la malheureuse ville dont elle détruisit une partie.

Le jour suivant les alliés continuèrent leur route autour du lac, harcelés par l'ennemi. Quoique le résultat de cette expédition fût très désagréable à Cortez, parce qu'il y perdit la moitié du butin pris dans Ixtapalapan, il n'eut que deux hommes et un cheval ensevelis sous les eaux ou tués; les Mexicains, au contraire, perdirent plus de six mille hommes, sans compter ceux qui furent noyés dans leurs maisons. Le chagrin causé par son insuccès fut largement compensé par l'alliance des habitants d'Otompan et de trois ou quatre autres villes environnantes qui lui envoyèrent des ambassadeurs, avec prière de les admettre dans les rangs de la confédération. Son autorité, s'augmentant à mesure que grossissait son parti, il mit pour condition à son amitié d'emprisonner les messagers et les Mexicains qui se rendaient chez ses alliés; cette condition, acceptée sans trop de difficulté, consolida ces alliances et rendit la trahison plus difficile.

La province de Chalco, limitrophe de celle de Texcoco et non de Tlaxcala, comme le dit l'historien Solis, désirait également secouer le joug des Mexicains qui tenaient garnison à Chalco, mais elle n'osait pas se soulever tant que les Espagnols n'auraient pas un peu battu cette garnison. Cortez, en apprenant cette disposition d'esprit des Chalqueños, envoya contre Chalco, Sandoval avec vingt cavaliers, deux cents fantassins et des Tlaxcaltèques. Ces derniers for-